

Christiane CHAULET ACHOUR

Ecrire une biographie de Camus



- « Camus, l'algérien », en coll. avec Alain Vircondelet, *2000 ans d'Algérie 2, Carnets Séguier*, éd. Séguier-Atlantica, Biarritz, 1998, pp.91-103.

Alain Vircondelet, *Albert Camus, Vérités et légendes*, compte-rendu.

Ecrire une biographie de Camus

De nombreuses biographies ont été consacrées à Camus. Nous souhaitons signaler celle qu'a composée Alain Vircondelet au ton juste et riche d'un choix de photos suggestif.

Consacrant le portrait de la dernière page d'*Algérie Actualité* à Alain Vircondelet en février 1992 (n°1372), Tahar Djaout écrivait : « De tous les écrivains français nés en Algérie, Alain Vircondelet est celui qui possède le rapport le plus charnel, le plus passionné et le plus clairvoyant à la fois, à sa terre d'origine. Son oeuvre est une célébration fraternelle et mélancolique de ces horizons perdus mais qu'il garde chaleureusement enfouis dans sa mémoire inexpugnable (...) "*Où que je sois, la terre algérienne parle en moi, constitue ma seule référence. Et la qualité de l'imaginaire, bien que nourrie d'autres cultures, revient à elle*" écrit-il, Tahar Djaout le rappelle, dans *Tant que la vie te portera*, édité chez Albin Michel en 1984. L'année suivante, ce sera *La vie la vie*. Auparavant, successivement en 1981 et en 1982, il avait publié *Maman la Blanche* et *Alger l'Amour*.

Il n'est pas inutile de citer un passage de son premier récit avant d'entrer dans la biographie de Camus :

« Tu étais en exil de cette sève de soleil, mais tu apprenais en secret d'autres lieux, tu misais sur d'autres espaces parce qu'il s'agissait de vivre quand même, tu te dérobaux et la douleur était grande à ce monde que tu avais vécu, à cette chaleur que tu connaissais ; tu jouais le jeu sincèrement, sans tricher, et à entendre craquer sous tes pieds les feuilles d'octobre, à surprendre les faisanes dans les buissons, et à les voir s'échapper, à marcher à grandes enjambées, un bâton à la main, à te transformer en glaneuse, c'était refaire voeu de vie, consolider le nouveau jour, commencer quelque chose d'inconnu, mais qui bougeait, qui tressaillait, qui germait, qui disait qu'il fallait continuer, continuer... »

Dans son portrait, Tahar Djaout s'interrogeait, à propos d'Alain Vircondelet : « *Un simple disciple d'Albert Camus ? Pas du tout, car l'Algérie d'Alain Vircondelet n'est pas habitée par les dieux antiques et leurs oracles dans les ruines. L'Algérie d'Alain Vircondelet est celle des Algériens, d'un quotidien sans enjolivures qui dit sans concession les misères et les grandeurs, les failles et les aspirations tenaces.* »

Cette disjonction par rapport à l'ainé envahissant affirmée par T.Dajout de façon catégorique en sélectionnant de façon drastique une image unique de l'écriture camusienne, était assez contestable à l'époque. Ne l'est-elle pas plus encore lorsqu'on lit ce *Albert Camus, Vérité et légendes* ? Ce qui n'enlève rien aux lignes écrites sur Vircondelet mais nous fait réfléchir au rapport à Camus...

Le souci d'Alain Vircondelet dans *Albert Camus, Vérité et légendes*, [Photographies Collection Catherine et Jean Camus, Texte Alain Vircondelet, Paris, Editions du Chêne, octobre 1998, 190 p.] est de donner à lire la « part d'ombre » de l'oeuvre d'Albert Camus en en l'extirpant de la « *canonisation* » qu'elle a subie de l'autre côté de la mer, car « *une voix tenace* » continue à clamer « *son désir de jouir et d'aimer* ». La re-lecture de cette vie et de cette oeuvre intimement liées, impose une évidence, celle de « *leur justification dans la terre natale. Alger est le noeud de tout.* » Alger, lieu réel qui subit les métamorphoses dues à l'écoulement du temps, à l'exil et à la transformation du pays : « *Alger, au fil des années, de lieu réel et incarné, devint lieu utopique, de réconciliation et de ressourcement. Lieu des genèses et du 'premier homme'* ». Moi-même, j'inscrivais en exergue à mon étude (*Albert Camus, Alger*), en ce début juillet 1998 : « *Il trouverait Alger au bout de la nuit* »... Troublante mais reconfortante rencontre de deux Algérois de la même génération qui ne se connaissaient pas et surtout qui ne savaient pas qu'ils écrivaient, simultanément, l'Alger de Camus !

Pour entreprendre ce voyage, Alain Vircondelet emprunte la voie biographique, à partir de « l'album de famille » : photos connues ou découvertes dont le choix est nourri d'une connaissance intime de l'oeuvre et d'une complicité ancienne. Ce déploiement photographique est l'aimant de l'entreprise. Pour dire sa vérité sur Camus, A.Vircondelet soigne les légendes des photos, en interprétant ou en soulignant des aspects occultés, cette mise en perspective personnelle donnant une saveur nouvelle à une matière déjà fort connue. Nous aimons tous feuilleter un album surtout lorsqu'il est organisé pour suivre une vie. Le doigt qui tourne les pages imprime le rythme de la lecture : là nous retient une légende d'une photo ; ici nous prend à la gorge une vue panoramique d'Alger, photographiée à

partir de Saint-Eugène (Bologhine) ou avec l'Amirauté au premier plan : « *Alger, au tournant de chaque rue* » devient Alger au tournant de chaque page... Qui s'en plaindra !... D'autres photos encore, le fouillis du jardin d'essai, des rues de la Casbah, les ruines de Tipasa : ces lieux déploient sous nos yeux enchevêtrements et labyrinthe, promesse de bonheur et vérité d'un regard - celui qui accompagne l'itinéraire camusien, lui prêtant en partie son propre rapport à l'espace algérois

Les photos familiales sont nombreuses et s'intercalent entre paysages naturels et urbains et portraits de l'écrivain : aux clichés classiques se surajoutent des médaillons, -scansion et insistance-, sur un visage, sur une personnalité déterminante dans l'itinéraire du jeune Algérois ou de l'adulte. Photos de groupes aussi : des ouvriers tonneliers à l'Académie de Stockholm en passant par l'équipe de foot-ball du RUA, la classe d'hypokhâgne d'Alger, l'équipe du journal *Combat*, la réunion chez Picasso, une vie et ses "monuments" contrastés défilent sous nos yeux. Photos plus personnelles aussi, avec des amis, avec ses épouses et ses amies, cette tranche-là déployée avec beaucoup de doigté, sans masque mais sans insistance voyeuriste. Les deux dernières photos se veulent symboliques : ce sont celles de la stèle de Tipasa et de son bureau à Paris.

Peut-on dire encore quelque chose de nouveau sur Camus ? Cette question lancinante qui m'obsédait moi-même écrivant "mon" *Albert Camus, Alger*, inévitablement Alain Vircondelet a dû se la poser. D'autres biographies existent. Je ne rappellerai ici que celles qui me semblent aller dans le même sens que la sienne et chercher à accomplir une même enquête de « vérité ». Je pense en particulier aux deux ouvrages de José Lenzini, *L'Algérie de Camus* (Edisud,1987) qui nous avait enchantés par tous ces lieux peints, visités ou photographiés et son *Albert Camus*, en 1995, dans la petite collection si pratique et concise, "Les Essentiels" aux éditions Milan à Toulouse. Je pense aussi à l'ouvrage si stimulant de Jeanyves Guérin, *Camus, portrait de l'artiste en citoyen* en 1993 (aux édit. F.Bourin). Et comment ne pas citer l'énorme travail d'Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, dans la collection "Biographies", en 1996 (855p.) aux éditions Gallimard !

Et pourtant, c'est avec un plaisir renouvelé par cette lente progression dans l'album de famille, qui nécessairement transporte chacun d'entre nous dans son album personnel, que nous lisons A.Vircondelet. S'il n'y a pas de « scoop » ni de révélation, il y a un ton, une confiance, un accompagnement empreint de légèreté et de complicité, de passion contenue et d'implication, de connaissance d'un pays et d'insertion de ce qui a pu être dit, écrit ou colporté à propos de l'écrivain qui fait de cette visite

« en pays de Camus » un texte de plus à savourer et non un texte en plus à écarter.

En 1970, Jacqueline Lévi-Valensi avait regroupé dans *Les Critiques de notre temps et Camus* (Garnier, 1970), les principaux articles écrits à propos de l'écrivain et son oeuvre. On s'y reportera utilement pour une information plus systématique car Vircondelet procède plus par allusion, pour ne pas alourdir le parcours, qu'à un commentaire systématique.

Deux voix sont perceptibles en alternance, en connivence presque toujours, parfois en décalage, l'une dominante, l'autre en contrepoint. La voix de Camus d'abord : ainsi tous les titres de chapitres sont faits d'une citation de l'auteur. Lisez la table des matières : les phrases de Camus mises bout à bout forment, me semble-t-il, toute la lecture de cette « vérité » camusienne qu'Alain Vircondelet voudrait transmettre. L'autre voix est celle du biographe. On la reconnaît bien dans certains parti-pris: l'emploi systématique du terme de « pied-noir » (nomination tardive revendiquée comme emblématique d'un rapport au pays que Camus ne partageait qu'en partie) ; des affirmations un peu surprenantes : « c'est la langue de Cagayous que Camus, plus tard, saura retrouver, pour se souvenir, langue charnelle, expressive, aux accents appuyés et chantants » ; l'insistance sur la Casbah, lieu d'origine plus pour Vircondelet, peut-être, que pour Camus : « L'enfant vécut jusqu'à l'âge de quinze ans en Algérie sur les hauteurs de Bab el-Oued aux confins de la Casbah »... dit l'incipit du *retour aux sources* (dans *Une enfance algérienne*, textes inédits recueillis par Leila Sebbar, NRF, Gallimard, 1997). On reconnaît aussi cette voix du biographe dans l'interprétation qu'il avance des moments de vie de l'écrivain qui ont prêté à des commentaires contradictoires et qui restitue à une vie et à des faits une complexité que, peut-être, seul un fils d'Alger pouvait dégager.

Les ingrédients d'une biographie d'écrivain sont là parce qu'ils doivent y être : les quartiers d'enfance et leurs significations, l'importance de maîtres ou d'aînés qui brisent l'espace clos de Belcourt ; les découvertes de lectures qui forment une intelligence et une sensibilité et qui rendent l'individu, en partie, étranger aux siens ; l'éveil des sens, aux odeurs et aux sites qui deviendront pour l'adulte les points d'ancrage et de ressourcement. Alain Vircondelet insiste, en des pages au ton très juste, sur le milieu social d'origine de Camus et sur ce qu'il a généré dans son rapport ultérieur aux autres, ceux de sa communauté, mais aussi ceux de la communauté « arabe » et surtout enfin ceux de France. Le terme de « comparaison » employé par l'écrivain rend bien compte de cette prise de conscience et de sa difficulté à s'intégrer véritablement à l'intelligentsia parisienne lorsqu'on

est un enfant des faubourgs algérois, « sans passé et sans mémoire » et d'être accepté par elle... Il insiste aussi sur cette expérience centrale de la maladie qui impulsera un rapport particulier à la vie et à la mort. Cette dernière remarque justifie-t-elle le glissement un peu rapide des « *coups de feu* » sur le corps de l'Arabe, assimilés, par le biographe, à cette maladie qui : « *a détruit l'équilibre du jour* » ?

« *Toutes les villes après Alger seront d'exil* », écrit-il. De cette appartenance viennent une « perception sensuelle du quotidien », une « écriture physique », « une sorte de proximité directe avec les éléments » attribuées à la « nature » même du « peuple pied-noir »... La pièce maîtresse est, en tout cas, la Méditerranée, mer réelle autant que mythologique. Rappelant le poème qu'écrit Camus à vingt ans, Vircondelet commente : « pour la première fois, il installe l'Algérie dans une mythologie dont les motifs sont l'accueil, le sourire et le silence, la mesure et l'éternité, la simplicité et la plénitude, la certitude et l'infini. » Et il est vrai qu'il y a un bonheur de vivre, une avidité de jouissance qui vibrent dans les textes camusiens et fait un contrepoids essentiel à son pessimisme. Le biographe rappelle une phrase relevée dans les *Carnets*, très éclairante pour comprendre - et admettre - le versant lumineux de l'écriture camusienne : « je ne suis pas entré en littérature par l'imprécation ni le dénigrement, comme beaucoup, mais par l'admiration. » Je pense alors, pour ma part, à une phrase relevée dans la correspondance de son fils-frère ennemi... Jean Sénac : « je sais que *biologiquement*, je suis apte à la joie. »

Centrer et construire une biographie de Camus sur l'Algérie demandait d'affronter le débat passionné de son appartenance à ce pays et à cette terre, et l'appartenance de son oeuvre à son patrimoine. Le biographe fait un sort à *l'Enquête en Kabylie*, longuement et à juste titre ; mais aussi à la fameuse phrase, « La justice et ma mère » qu'il replace dans son contexte. L'Algérie en guerre est alors à la une de l'actualité. Si, dans le contexte, la formule fut au moins une maladresse, elle ne peut à elle seule constituer le sens du rapport de Camus au projet d'indépendance et aux Algériens, -aux « Arabes » oui, ainsi disait-il... il n'était pas le seul ! Il y a mieux à faire et Alain Vircondelet le fait, en revenant à différentes reprises sur cette incapacité de l'écrivain à concevoir l'indépendance algérienne malgré sa conscience aiguë de l'injustice coloniale. Il rappelle ce qu'était son engagement entre 1935 et 1937, auprès du mouvement nationaliste algérien naissant, organisé autour du P.P.A., et ses articles bien isolés, en 1945, sur les massacres de Sétif. Cela explique sans doute la déception que beaucoup éprouveront devant son « retrait » pendant la guerre de libération. Face au projet d'indépendance, la seule solution que préconise Camus est le

dialogue. Son biographe ajoute : « C'est compter sans les égoïsmes de chacun, les ambitions et les pouvoirs locaux, c'est aussi refuser d'admettre que, bien que les Français d'Algérie soient installés "depuis plus d'un siècle », sa communauté est profondément repliée sur ses privilèges, fussent-ils dérisoires pour la majorité. « Sans passé », donc sans mémoire, elle réagit instinctivement. » Ainsi, en 1956, Camus proposera une trêve civile : « Camus n'a pas une vision précise de la communauté française en Algérie. Il a rêvé ce peuple, lui accordant des équilibres qu'il n'a plus ou n'a jamais eus. Les pieds-noirs choisissent la violence, préfèrent l'affrontement plutôt que de lâcher quoi que ce soit. » Pour Camus, « l'Algérie ne peut être qu'un pays fédéral où chaque communauté est représentée, où personne n'est lésé. »

De beaux passages sont consacrés aussi à l'« hispanité » de Camus, intimement liée à son « algérianité » qui explique bien des attitudes, des espoirs et des créations: « mystique solaire et soleil noir, *todo* et *nada*, conscience du vide et présence sensuellement vécue du plein de la terre, sont les signes évidents de sa nature. » Celui qui fut indéfectiblement aux côtés des Républicains espagnols n'a pu l'être, pour les raisons évoquées dans de nombreuses pages, aux côtés des Algériens. Impossibilité d'admettre la marche que prend l'Histoire, incapacité à envisager une issue : Camus choisit le silence. C'est en liaison avec ce « retrait » qu'A. Vircondelet situe l'écriture de *La Chute*, cette « oeuvre noire », liaison établie peu fréquemment dans la critique. Après le Nobel, l'écrivain achète une maison de village à Lourmarin : « Algérie, Italie, Grèce, Espagne, Provence : ce sont des terres "faites à [son] âme" qu'il recherche, où il se plaît. Terres de silence et de rythmes naturels. »

Cette biographie algérienne de Camus est sans doute trop silencieuse sur les acteurs algériens, -les autres...- mis à part le "jeune militant algérien" de Stockholm et une phrase assassine de Kateb Yacine, « le berbère juste ». Rien de Mouloud Feraoun, de Jean Sénac, d'Aziz Kessous, et d'autres encore qui ont compté dans la vie de Camus à une étape ou l'autre de son parcours. Plus encore qu'à chaque étape de ma lecture, j'ai ressenti alors comme complémentaire nos enquêtes parallèles, poursuivant pourtant le même but. *Albert Camus, vérité et légendes* est, par contre, plus exhaustif sur la terre algérienne dans les textes camusiens.

En refermant le livre me revient une recommandation de Paul Valéry à propos de l'opération critique qui doit déterminer le lecteur qu'elle vise : « Son utilité, sa fonction positive pourrait s'exprimer par des avis de la forme

suivante : Je conseille aux personnes de telle complexion et de telle humeur de lire tel livre. »

Cette nouvelle biographie ne fait pas double emploi avec les ouvrages précédemment rappelés : elle conviendra aux lecteurs qui veulent faire ou refaire le parcours d'une vie en se laissant guider par une voix amicale qui propose une lecture sensible, à la lumière algérienne, d'une vie connue dont on sélectionne les faits essentiels et les détails révélateurs ; lecture sensible aussi car ce n'est pas celle de n'importe quel critique mais d'un lecteur-écrivain, lui-même dans un rapport de filiation à l'écrivain qu'il raconte et dans un rapport d'implication à une terre devenue elle-même mythe. Il nous rappelle que l'Algérie de Camus était et est, aussi, celle des Algériens.